

L'aide-mémoire

Francine Gagnon

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

Pardonner?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (1999). L'aide-mémoire. *Liberté*, 41(4), 55–59.

FRANCINE GAGNON

L'AIDE-MÉMOIRE

Pour quelqu'un qui, comme moi, a le don d'endurer la douleur avec une patience quasi angélique, le pardon (mon oncle) n'est pas facilement entendu. Pourtant, c'est par un cri que j'ai trouvé le fil menant à envisager ce pardon si délicat. Ce cri, inaudible en-dehors d'une sphère que l'on dit intime, fut lâché au moment où je faisais galoper les pages d'un récit de Carole Massé intitulé *L'Ennemi*¹. Un passage précis a déclenché non seulement un cri mais son cortège qui avait toutes les allures de la vallée de larmes, cela dit valeureusement contenues.

« Si je n'étais pas méchante, je serais morte... la première fois. »

Depuis, j'essaie tant bien que mal de comprendre ce qui a pu susciter une telle réaction chez moi et provoquer ce cri qui m'a complètement échappé. L'histoire du livre est relativement simple : un énigmatique Ennemi n'a de cesse de torturer une jeune fille et un petit garçon de son âge. Tout le long du récit, on assiste, impuissant, aux assauts répétés de l'Ennemi, lequel s'apparente à la nuit : quasiment partout à la fois, il exerce un contrôle terrifiant sur ses proies. Règne alors une douleur forcément exclusive. Et c'est ici que le pardon entre en scène sous la forme d'une question accablante : peut-on jamais absoudre une violence originelle ? L'origine du cri provient pour une grande part d'un déséquilibre entre

1. Carole Massé, *L'Ennemi*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, p. 40.

l'oubli et la mémoire, toute surdose de l'une ou l'autre de ces instances pouvant s'avérer fatale. Le jeune homme a choisi l'oubli, lui qui prétend que la douleur est universelle et que, par conséquent « il y a de ces douleurs dont il est préférable peut-être de ne pas connaître l'origine ». La jeune fille, pour sa part, maintient que la souffrance est d'entrée de jeu singulière et que « c'est toujours "moi qui meurs", toujours. L'universel n'est qu'un de ces innombrables mots vides de sang » (p. 40. Ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un récit envoûtant et surtout essentiel ?) Je me rallie volontiers au point de vue de la fillette pour qui, s'il est souvent utile d'oublier la part de feu qui fait voler en fumée notre semblant d'identité, il n'en demeure pas moins que le souci de chercher où se terre l'Ennemi est plus que salutaire. Dans ce cas-ci, c'est même vital.

Évidemment, le problème consiste à cibler ledit Ennemi. Et je ne peux que saluer l'audace de l'auteur qui a pris soin de laisser innommée la source de l'effroi qui secoue les enfants. L'anamnèse comporte au surplus un effet pervers, à savoir qu'elle est interminable. D'où la force de l'Ennemi qui s'immisce partout, et d'abord en soi, pour y semer la destruction. Comment lui faire face sans devenir des petites bêtes ruminantes qui distillent leurs secrets et se remémorent chaque détail du passé, quitte à devenir des plaies ouvertes à la face du monde, des souffre-douleur inguérissables promenant leurs malheurs comme d'autres promènent leur accent grave ?

D'une certaine façon, l'auteur nous met en garde contre toute tentative de reconstituer une unité perdue, un modèle édénique qui serait l'objet de tous les fantasmes et cela, afin de chasser le poids de la faute qui n'a de cesse de miner notre souvenir d'une innocence originelle. Or, au commencement était le Verbe.

« D'abord il y a l'abîme, quelque chose qui se brise à proximité du commencement. » (p. 86)

Cette infinie nostalgie qui fait en sorte que chacun se met à la poursuite d'une totalité perdue conduit à une ménagerie de lierre, puisqu'on ne saurait remettre le compteur de sa vie à zéro. On ne peut qu'envisager de multiples angles d'accès à une histoire qui n'en finit plus de se redéployer à partir de lézardes qu'il nous incombe de suivre, le plus souvent au hasard, en espérant que le déni ne vienne bloquer nos aspirations, comme un vieux disque enrayé, renvoyant son propre écho. Comment comprendre les événements déroutants d'une vie pétrie d'abandons où la petite histoire se raccroche à la grande, comment retrouver des pistes de sens quand les mentalités évoluent plus lentement qu'un sablier, et ceci tout en sachant que l'Ennemi est polymorphe? Car tous les moyens sont bons pour oublier. D'autant que ce siècle n'en finit pas de se lancer à vive allure vers le prochain millénaire, dans une économie où tout s'équivaut, où la mémoire est tellement élastique qu'elle compromet la réflexion, la critique, voire la contemplation. Il ne reste plus qu'un magma d'impressions, un palmarès de vieux épouvantails ressassés à l'envi, un univers sans points d'appui. On ne fait que se projeter à partir de l'ici-maintenant, en bons princes toujours au-dessus de leurs affaires.

« Car l'Ennemi, lui, est du côté de la Loi qui est du côté du plus fort. » (p. 71)

Peut-on pardonner des offenses, de surcroît lorsqu'elles touchent des enfants? Dans la tradition biblique, Dieu pardonne tout, même si l'homme est un débiteur insolvable; dans la tradition des hommes, il n'y a pas de remise de dettes, l'enfant prodigue fuit la maison du Père. Les égratignures sont d'ores et déjà malignes et inoubliables.

« Pardonne-nous nos offrandes. »

Quand celui qui donne d'abondance est abandonné sans procès, il y a de quoi devenir méchant. Se doter

d'une peau plus dure pour tenter de résister à l'Ennemi. Non, il n'y aura pas de cri de ralliement.

« Il faut que la mémoire soit très forte, très précise, si on veut pardonner vraiment. » (Jorge Semprun, *La Vie*, avril 1995)

La précision de la mémoire fait en sorte que les événements troubles parviennent à sortir de leur gangue sous des angles qui ressemblent à nos jours : fragmentés, condensés, de plus en plus en demi-teintes. Sans cette mémoire vive, métaphore de notre désir de persister dans ce que nous devenons, c'est le ressentiment qui tisse sa toile, patiemment, insidieusement, avec, pour seule arme, l'infinie douleur d'avoir été surpris par une rivale au cœur de son existence, une lézarde sans nom.

Bien que cela puisse paraître étrange, l'apprentissage du pardon commence par l'art de dire NON. C'est là son don le plus accompli. Ce qui suppose un déplacement, un éloignement, la possibilité de s'ouvrir à autre chose que la hantise. Réfléchir, voyager, douter puis revenir non pas au lieu du crime — car la reconstitution ne fonctionne bien qu'au cinéma où on a l'illusion d'avoir fait toute la lumière sur ce qui a eu lieu —, mais revenir à soi. D'abord cerner l'Ennemi. Ce qui implique qu'il n'y a pas de vertus consolatrices du temps dans le rejet en bloc de l'Ennemi. Il peut tout traverser et en premier lieu notre mince épiderme. Le temps n'efface rien ou, à tout le moins, s'il a cette propriété, alors elle s'avère dévastatrice : il ne reste plus rien, ni le mépris, ni la haine, ni même l'amour. Il ne reste plus que la plate indifférence.

Il ne semble pas y avoir d'autres issues que l'indignation face à la douleur. Il ne s'agit donc pas de s'immoler, de se sacrifier devant l'injuste, ce que maintes officines religieuses propagent comme doctrine en espérant peut-être que les lamentations puissent remettre en circulation des bénitiers de service et que les ascètes puissent réduire l'avenir à la grandeur d'une peau de chagrin.

S'il faut crier sa colère en écho à une douleur toujours singulière, nous touchons à l'ultime limite du partage. On ne peut non plus combattre la douleur à même des armes imaginaires.

Car l'Ennemi avance dans l'ombre et se reproduit dans le silence.

« Car bien qu'on s'oppose pour se séparer, on ne se sépare jamais en s'opposant [...] On ne change pas de place, on change le nom de la place. On ne change pas de langage, on change tout au plus le lieu du langage. » (p. 74)

La liberté est un affranchissement, non un don octroyé. Ce qui rend la jouissance à nouveau envisageable.

« L'Ennemi vous a appris à quoi se résume l'existence : avaler ou recracher. C'est amplement suffisant pour vivre en société. » (p. 77)

Ne faut-il pas réclamer davantage ?

De grâce.